

Contrainte et liberté dans la pensée de Freud (1)

René Kaës *

ALORS que le concept de contrainte a un statut central dans la pensée de Freud et dans la théorie psychanalytique, celui de liberté, dont il est souvent la contreface, est apparemment moins assuré. Cet état des choses a probablement deux raisons principales:

La première est que la connotation philosophique et politique de ce terme a certainement, pour une part, détourné Freud d'en faire un usage autre que limité à sa stricte signification dans la théorie de l'énergie pulsionnelle et dans la méthode de la libre association. Pourtant la question est complexe: d'un côté, pour Freud, à l'évidence, l'homme n'est pas libre, les processus psychiques qui le gouvernent sont déterminés *du dedans* et *du dehors*, par la nécessité triple de l'Inconscient, de la Nature et de la *Kultur* (de la civilisation)! Ce qui en lui est libre, c'est une certaine *mobilité* des formations et des processus psychiques primaires, spécifiquement de l'«énergie s'écoulant vers la décharge de la façon la plus rapide et la plus directe possible» (Laplanche et Pontalis, 1967, 133).

Mais d'un autre côté, et à plusieurs reprises, aussi bien dans les textes les plus centrés sur le processus psychique que dans ceux que l'on dit de psychanalyse appliquée, Freud parle d'une *Freiheitsdrang*, d'une poussée de liberté: «d'une exigence de travail imposée à l'appareil psychique» pour reprendre les termes de la définition du *Drang* dans *Pulsions et destin des pulsions*(2). Il la reconnaît dans certains rêves d'abord. Dans *L'introduction à la Psychanalyse*, il affirme que tous les rêves n'ont pas une signification sexuelle: «il existe des rêves dans lesquels il s'agit de la satisfaction des besoins les plus fonda-

(2) *Pulsions et destins des pulsions*, 1915, G.-W., X, 214, trad. fr., 33.

(1) Conférence prononcée le 15 novembre 1985, lors des 13èmes Journées de Relaxation organisées, sous la Présidence de Michel Sapir, par l'Association de la Recherche et d'Etude pour la formation à la fonction soignante.

* René Kaës, Psychanalyste; Professeur à l'Université Lumière - Lyon 2, 32 Cours de la Liberté, 65003 Lyon.

mentaux, tels que la faim, la soif, l'aspiration nostalgique vers la liberté (*der Sehnsucht nach Freiheit*), ou des rêves de commodité et d'impatience». Cette remarque n'est pas anodine. La *Freiheitsdrang* est autre chose que la poussée sexuelle.

Notons le besoin, mais aussi la nostalgie: la liberté est perdue, sans doute avec la structuration progressive des liaisons dans l'appareil psychique. Le rêve satisferait alors le besoin de la reconquérir.

Cependant la pensée de Freud à propos de la liberté s'engage aussi dans une direction éthique et volontariste: *Malaise dans la civilisation* ou certaines des *Nouvelles Conférences* sont l'occasion de formuler une protestation en faveur de la liberté individuelle contre la volonté de la Masse, en quelque sorte pour les droits de l'Homme. Pour Freud, évidemment, cette liberté individuelle, opposée à la volonté indifférenciée, arasante et anonyme de la Masse (*die Menge*) est à la fois la liberté sexuelle et la liberté de l'esprit, la liberté d'être un sujet singulier (*ein Einzelner*). Il est probable que cette orientation de la pensée de Freud s'inscrit dans sa position politique libérale, que Schorske dans *Vienne, fin de siècle* a parfaitement analysée, et que Freud, dans sa correspondance avec Arnold Zweig a réaffirmé à plusieurs reprises.

La seconde raison pour laquelle le concept de liberté est moins assuré dans la pensée de Freud que celui de contrainte, tient à sa position épistémologique, plus précisément à sa *foi* déterministe, puisque c'est un terme qu'il utilise lui-même. Sa critique de l'illusion de la liberté et du libre arbitre est dans le droit fil de l'analyse des difficultés narcissiques que la psychanalyse a mis à jour, après les vexations infligées par les découvertes de Copernic et de Darwin. Le Moi conscient n'est pas le maître de la psyché: il est assujéti à l'Inconscient dont les lois et les processus déterminent le cours des événements psychiques.

Cette position de Freud s'appuie sur sa foi inébranlable dans l'idée que tous les phénomènes de la vie, y compris ceux de la vie psychique, sont déterminés selon les règles inéluctables par le principe de cause et d'effet. Sur cette croyance, se fonde la certitude que les rêves peuvent être interprétés parce qu'ils ont une signification. D'où la place de choix donnée à l'association libre. Cet apparent paradoxe: la liberté s'inscrit dans le strict déterminisme des phénomènes psychiques est un bon exemple de la pensée freudienne. Il s'en explique lorsqu'il décrit dans les *Cinq leçons sur la Psychanalyse* comment la philosophie déterministe, celle du programme de biophysique de 1847 (Helmholtz), l'a conduit à la technique de la libre association.

Freud s'exprime sur le déterminisme en plusieurs endroits

de son œuvre, notamment dans *l'Interprétation des rêves* et dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

Il écrit dans son ouvrage de 1901, à propos du déterminisme des noms et des nombres: «on sait que beaucoup de personnes invoquent à l'encontre d'un déterminisme psychique absolu leur conviction intime de l'existence d'un libre-arbitre (*ein besonderes Überzeugungsgefühl für die Existenz eines freien Willens*). Cette conviction refuse de s'incliner devant la croyance au déterminisme. (...) elle ne se manifeste pas dans les grandes et importantes décisions; dans ces occasions, on éprouve plutôt le sentiment d'une contrainte psychique (*die Empfindung des psychischen Zwanges*), et on en convient: «j'en suis là; je ne puis faire autrement». Lorsqu'il s'agit, au contraire, de résolutions insignifiantes ou indifférentes, on affirme volontiers qu'on aurait pu aussi bien se décider autrement, qu'on a agi librement, qu'on a accompli un acte de volonté non motivé. Nos analyses ont montré qu'il n'est pas nécessaire de contester la légitimité de la conviction concernant l'existence du libre-arbitre. La distinction entre la motivation consciente ne s'étend pas à toutes nos décisions motrices. *Minima non curat praetor*. Mais ce qui reste ainsi non motivé d'un côté, reçoit ses motifs d'une autre source, de l'inconscient et il en résulte que le déterminisme psychique apparaît sans solution de continuité».(3)

(3) G.-W., IV, 282, trad. fr., 272.

Cette illusion d'un liberté psychique, Freud va tenter de la dissoudre. Contre ceux qui plaident l'indétermination du sens d'un acte psychique inconscient, pour des raisons rien moins que de résistance à la psychanalyse, il s'écrie dans ses *Conférences d'introduction à la Psychanalyse*: «vous avez l'illusion d'une liberté psychique (*die Illusion einer psychische Freiheit*), et vous ne voudriez pas y renoncer»(4).

(4) 1916, G.-W., XI, 42, trad. fr., 37.

Trois ans plus tard, dans *l'Inquiétante étrangeté*(5), Freud revient sur cette illusion du libre arbitre (*des freien Willens*): dans le passage qui traite du dédoublement du Moi, dont une partie observe et critique l'autre, il précise ce qui est incorporé au double. Quatre éléments:

(5) 1919, G.-W., XII, 248, trad. fr., 187.

- 1) ce qui heurte la critique de notre Moi;
- 2) les éventualités non réalisées de notre destinée et dont l'imagination ne veut pas démordre;
- 3) les aspirations du Moi non accomplies;
- 4) toutes les décisions réprimées de la volonté, qui ont produit l'illusion du libre-arbitre.

Le texte est important parce qu'il indique que nous délégons à notre double nos aspirations à la liberté et l'illusion du libre-arbitre. Si notre double est libre, nous avons alors un espace de jeu et de création pour y placer nos personnages internes: ainsi le roman psychologique moderne, dont Freud ana-

lyse le ressort dans *La création littéraire et le rêve éveillé* (1908).

Comment la contrainte est-elle pensée? Le terme allemand *Zwang* désigne trois choses: la contrainte (ou la force coercitive et compulsive), la violence, la servitude et l'assujettissement. *Zwanglos*, *zwangfrei* signifient sans contrainte, libre de toute contrainte.

La notion freudienne de *Zwang* a été rendue dans la traduction française par le terme *compulsion*. A cet article de leur *Vocabulaire de la psychanalyse*, Laplanche et Pontalis précisent que cet usage, dans le champ psychanalytique, désigne «la force interne contraignante», le plus souvent dans le cadre de la névrose obsessionnelle. Cependant Freud utilise ce terme dans «un sens plus large et plus fondamental, pour désigner ce qu'il y a de plus radical dans la pulsion». Il écrit dans *l'Inquiétante étrangeté*(6): «dans l'inconscient psychique, on peut reconnaître la suprématie d'une compulsion de répétition provenant des motions pulsionnelles et dépendant vraisemblablement de la nature la plus intime des pulsions, suffisamment puissante pour se placer au-dessus du principe de plaisir, prêtant à certains aspects de la vie psychique leur caractère démoniaque...». Ce texte précise les trois composantes essentielles du *Zwang* constitutif de l'inconscient psychique:

— la survenue soudaine d'une tendance à accomplir un acte. Le résultat de cet *Einfall* (ce qui survient) est une décharge, un acte ou une association libre. C'est la dimension de *l'impulsion*.

— l'idée de lutte et de complexité (*compulsion obsessionnelle*).

— l'agencement fatidique, inéluctable, déterminé d'actes ou de paroles selon un scénario fantasmatique (*compulsion de répétition*).

Laplanche et Pontalis notent que: «cette signification fondamentale du *Zwang*, qui l'apparente à une sorte de *fatum*, se retrouve lorsque Freud parle du mythe d'Œdipe, allant jusqu'à désigner ainsi la parole de l'oracle, comme en témoigne ce passage de l'Abrégé de psychanalyse (1938): «...le *Zwang* de l'oracle, qui doit ou devrait innocenter le héros, est une reconnaissance de l'implacabilité du destin qui condamne tous les fils à passer par le complexe d'Œdipe»(7).

Toutefois, nous n'en avons pas fini avec la notion freudienne de *Zwang*: elle est encore utilisée pour désigner la contrainte exercée par le *monde extérieur* et elle prend essentiellement la connotation de coercition, d'assujettissement et de servitude. A plusieurs reprises, Freud localise ce *Zwang von dem Aussenwelt*, dans *la Nature*(8), dans *la Civilisation*(9), la Politique(10) et l'autorité du père(11).

A côté de cette compulsion du monde interne et de cette coercition du monde externe, il y a encore une troisième

(6) G.-W., XII, 252, trad. fr., 191.

(7) G.-W., XVII, 119, trad. fr., 63.

(8) Texte sur *l'étiologie des névroses*, G.-W., I, 507;

Malaise, à propos de la souffrance.

(9) *Malaise*, G.-W., XIV, 329-332.

(10) *Moïse*, G.-W., XVI, 157-160.

(11) *Malaise*, G.-W., XIV, 408-410.

contrainte: celle qu'impose la règle fondamentale dans le développement de la situation psychanalytique, et que Freud assume souvent en première personne lorsqu'il parle de la contrainte que lui-même exerce sur le processus librement associatif de ses patients.

Je voudrais, dans cette conférence d'introduction au thème de vos Journées d'Etude, suivre le fil directeur suivant: Freud, tout au long de son œuvre, maintient une tension entre une pensée de la liberté et une pensée de la contrainte qui, l'une et l'autre, s'appuient sur la pensée du déterminisme. Cette tension féconde engendre l'issue spécifique de la création. Je voudrais mettre à l'épreuve cette proposition dans trois espaces de son œuvre:

Le premier s'attachera à articuler contrainte et liberté pour le «sujet de la civilisation». Dans ses textes dits sociologiques ou anthropologiques, Freud met à contribution la psychanalyse pour la compréhension des problèmes psychiques auxquels est confronté l'homme, du fait qu'il vit dans des ensembles sociaux et culturels structurés et qui dépassent en les incluant les ensembles intersubjectifs intermédiaires qui les composent. Cette ligne de réflexion s'attache à comprendre en quoi la civilisation, la religion, le groupe, la culture accomplissent des fonctions de butée et d'étayage organisateur de l'espace psychique du sujet singulier. Ces textes ouvrent du côté de la culture et de l'intersubjectivité le concept de relation d'objet et de sujet de l'inconscient.

Un deuxième espace où s'articulent contrainte et liberté dans l'œuvre de Freud concerne la pulsion et les concepts d'énergie libre et d'énergie liée, de liaison, de déliaison et de compulsion.

Troisième espace: comment s'articulent contrainte et liberté pour le *sujet de la parole*? Le concept méthodologique de libre association s'inscrit dans le débat engagé par Freud du début à la fin de son œuvre sur le déterminisme psychique et la création.

Contrainte et liberté du sujet de la civilisation⁽¹²⁾

En 1929, Freud poursuit sa longue réflexion sur le bonheur. Pourquoi, se demande-t-il, pourquoi est-il si difficile aux hommes d'être heureux? S'il y a chez l'homme du malaise, de la gêne et du mal-être, cela tient d'abord à la structure de la psyché: à la structure oppositive du Moi hédonique primitif et de l'objet. Il rappelle d'ailleurs comment se forme le Moi-plaisir. Le Maître absolu, c'est-à-dire le principe de plaisir, exige que l'on évite les sensations de douleur et de souffrance, et que l'on expulse hors du Moi tout ce qui pourrait constituer une source

(12) Depuis 1985, j'ai développé cette analyse dans plusieurs études, notamment celles de l'Institution et du Pacte dénégatif.

de déplaisir. Ainsi se constitue l'opposition entre le Moi-plaisir et le monde extérieur: «un dehors étranger et menaçant».

L'avènement du principe de réalité assure la distinction entre l'interne, c'est-à-dire ce qui se rapporte au Moi, et l'externe, ce qui provient du Monde extérieur. Il permet ainsi la défense contre les sensations pénibles ou menaçantes. Mais à l'encontre du principe de réalité et de cette distinction salutaire, l'homme invente des dispositifs de représentation providentielle. Il reconstitue sa position d'enfant vis-à-vis d'un père qui connaîtrait tous ses besoins et apporterait aux difficultés de la vie des satisfactions substitutives, d'ailleurs psychiquement efficaces, grâce au rôle de l'imagination. En cela est l'avenir de l'illusion. Aussi Freud va-t-il s'interroger sur les sources d'où découle la souffrance humaine. Il en signale trois: la première est la puissance écrasante de la nature, la seconde la caducité de notre propre corps, la troisième l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux au sein de la famille, de l'Etat ou de la société.

Si nous sommes obligés d'admettre que la nature nous écrase, et que notre corps est voué à la mort, ne pouvons-nous adopter une attitude différente envers la troisième source de souffrance, la souffrance d'origine sociale? «Pourquoi donc les institutions, dont nous sommes les auteurs, ne nous dispenseraient-elles pas protection et bienfaits? L'échec de nos mesures de protection contre la souffrance conduit à soupçonner que nous sommes les artisans de cette difficulté. L'opinion la plus répandue est que la civilisation est responsable de notre misère et que nous devrions l'abandonner pour revenir à l'état primitif qui nous assurerait davantage de bonheur». Contre cette opinion, Freud se demande pourquoi se développe ce point de vue hostile à la civilisation, mais préalablement, il va montrer quels sont les traits caractéristiques d'une civilisation: tout d'abord la capacité de l'Homme d'assujettir et de cultiver la terre à son service, d'instaurer la propriété, l'hygiène et l'ordre. Une civilisation se reconnaît ensuite à ce qu'elle valorise les productions intellectuelles, scientifiques et artistiques, y compris la religion en tant qu'elle constitue un ensemble de formations idéales. Une civilisation se caractérise enfin par la manière dont sont réglés les rapports des hommes entre eux. Et c'est là qu'un des débats centraux entre contrainte et liberté apparaît. Freud propose l'explication suivante: «l'élément culturel serait donné par la première tentative de réglementation des rapports sociaux. Si pareille tentative faisait défaut, ceux-ci seraient alors soumis à l'arbitraire individuel, autrement dit à l'individu physiquement le plus fort qui les réglerait dans le sens de son propre intérêt et de ses pulsions instinctives, et rien ne serait changé si ce plus

fort trouvait plus fort que lui. La vie en commun ne devient possible que *lorsqu'une pluralité parvient à former un groupement* plus puissant que ne l'est lui-même chacun de ses membres et à maintenir une forte cohésion en face de tout individu considéré en particulier»⁽¹³⁾.

Comme souvent dans *Malaise*, Freud reprend une question ancienne. Comment une pluralité vient-elle à former un groupe? Vous connaissez la réponse de *Totem et Tabou*: le groupe se forme à partir du meurtre du père primitif et par l'instauration du contrat fraternel donnant consistance et limite au groupe par l'énoncé du tabou et l'érection du totem. La réponse de *Psychologie des Masses et du Moi* est la suivante: le groupement ne peut s'effectuer que par l'identification de chacun au chef, et secondairement de chacun des membres du groupe entre eux.

Dans toutes ces réponses, se dessine la nécessité du *renoncement* (*der Verzicht*) qui apparaît comme la contreface proprement psychique de cette tension entre contrainte et liberté. C'est là un thème exploré dès 1908 dans *la Morale sexuelle civilisée*. Freud y énonce le postulat général que notre civilisation est construite sur la répression des pulsions et sur le renoncement:

«Chaque individu a cédé un morceau de sa propriété, de son pouvoir de souverain, des tendances agressives et vindicatives de sa personnalité. C'est de ces apports que provient la propriété culturelle commune des biens matériels et des biens idéels. En dehors des exigences de la vie, se sont les sentiments familiaux découlant de l'érotisme qui ont poussé les individus pris isolément à ce renoncement».

Freud, dans ce même texte, dégage les trois stades de l'évolution de la civilisation et, explicitement, il se réfère à l'histoire de l'évolution de la pulsion sexuelle:

«Un premier stade de la civilisation est le stade dans lequel l'activité de la pulsion sexuelle, hors même des buts de la reproduction, est libre. Un deuxième stade où tout est réprimé dans la pulsion sexuelle à l'exception de ce qui sert la reproduction, et un troisième stade où la reproduction légitime est le but sexuel autorisé. Ce troisième stade correspond à notre morale sexuelle d'à-présent».

On voit donc le parallélisme onto-phylogénétique se préciser: d'un côté le trajet qui va de l'auto-érotisme à l'amour d'objet, de l'autonomie des zones érogènes à leur subordination au primat des organes génitaux au service de la reproduction; et d'un autre côté, celui qui va de la liberté complète de la pulsion sexuelle à l'aube de l'humanité à sa restriction à la seule reproduction légitime dans le troisième stade.

En fait, ce jugement sur la liberté initiale de l'instinct (*Triebfreiheit*) est nuancé et Freud semble hésiter, aidé en cela par le

(13) *Malaise dans la civilisation*, trad. fr., 44, je souligne.

parallélisme onto-phylogénétique, entre la liberté sexuelle *des primitifs* et la liberté sexuelle *primitive*. Il écrit dans *Malaise*:

«N'oublions pas que dans la famille primitive, le chef seul jouissait d'une pareille liberté de l'instinct. Les autres subissaient en esclaves son oppression. Et le contraste entre une minorité profitant des avantages de la civilisation et une majorité privée de ceux-ci était donc à cette époque reculée du développement humain poussé à l'extrême» (*Malaise*, p.69).

A plusieurs reprises, Freud a apporté des correctifs à ce qu'il appellera dans *Le tabou de la virginité* «la prétendue liberté sexuelle des primitifs». Dans ce texte de 1918, il montre en effet que les rapports sexuels sont soumis à des restrictions sérieuses et nombreuses.

«Si, dans certains cas, elles ne connaissent aucune inhibition, dans la plupart des cas, dit-il, ces rapports sont enserrés dans des interdits plus forts que ceux des stades civilisés».

La séparation des sexes est la règle. Les tabous, et notamment les tabous à l'égard de la femme, des craintes qu'elle suscite, («incompréhensible, pleine de secrets, étrangère et pour cela ennemie»), la peur d'être contaminé par la féminité, d'être affaibli par elle, restreignent cette liberté sexuelle des primitifs. Le primitif, en effet, est un être qui voit du danger partout, et qui «met un tabou là où il redoute un danger».

Malaise dans la Civilisation met en évidence une seconde ligne de réflexion. Elle concerne les compensations et le *contrat* obtenus en échange de la *contrainte* et du renoncement.

«L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible, contre une part de sécurité».

Dans cet échange, le passage de la pluralité au groupement est décisif. Il forme la base de la vie en commun. Freud écrit:

«La puissance de cette communauté en tant que droit s'oppose alors à celle de l'individu flétri du nom de force brutale. En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation a fait un pas décisif. Son caractère essentiel réside en ceci que les membres de la communauté limitent leurs possibilités de plaisir alors que l'individu isolé ignorait toute restriction de ce genre» (p.44).

Plus loin, il écrit:

«Le résultat final doit être l'édification d'un droit auquel tous, ou du moins tous les membres susceptibles d'adhérer à la communauté aient contribué en sacrifiant leur impulsion instinctive personnelle, et qui, d'autre part, ne laissent aucun d'entre eux devenir la victime de la force brutale à l'exception de ceux qui n'y ont point adhéré».

On remarquera l'acuité de l'analyse freudienne: la communauté n'assure la protection de chacun que pour autant qu'il y prend sa place et contribue à sa vie. Ceux qui sont à l'extérieur peuvent être soumis à la force brutale.

Cette ligne de réflexion sur le contrat et sur la communauté en tant que droit, est ancienne chez Freud; elle est déjà esquissée dans *Totem et Tabou*, comme il le rappelle dans *Malaise*:

«Par leur victoire sur le père, les frères alliés entre eux avaient fait l'expérience qu'une fédération peut-être plus forte que l'individu isolé. La civilisation totémique est basée sur les restrictions qu'ils durent s'imposer pour maintenir ce nouvel état de choses. Les règles du tabou constituèrent le premier code de droit; la vie en commun des humains avait donc pour fondement: premièrement, la contrainte au travail (*der Zwang zur Arbeit*) créée par la nécessité extérieure et, secondairement, la puissance de l'amour, ce dernier exigeant que ne fussent privés ni l'homme de la femme, son objet sexuel, ni la femme de cette partie séparée d'elle-même qu'était l'enfant. Eros et Ananké sont ainsi devenus les parents de la civilisation humaine, dont le premier succès fut qu'un plus grand nombre d'êtres purent rester et vivre en commun».

Ainsi la communauté en tant que droit protège contre la violence de l'individu, impose la nécessité et rend possible l'amour. C'est là qu'apparaît la dimension de la loi.

Ce que Freud ne développe guère dans cette partie de son travail, mais qu'il va développer davantage dans *Les nouvelles conférences*, c'est la violence des masses elles-mêmes contre la liberté de la pensée du sujet singulier, contre sa poussée de liberté irréductible.

Il écrit dans *Malaise* que

«La poussée de liberté se dirige contre certaines formes ou contre certaines exigences culturelles, ou bien même contre la civilisation».

Freud revient ici à cette idée que la liberté individuelle n'est pas un produit de la civilisation (*die individuelle Freiheit ist kein Kulturgut*) et qu'elle était la plus grande avant toute civilisation. Mais elle était aussi sans valeur, le plus souvent, car l'individu n'était guère en état de la défendre: «Le développement de la civilisation lui impose des restrictions. La justice exige que ces restrictions ne soient épargnées à personne. Et quand une communauté humaine sent s'agiter en elle une poussée de liberté, cela peut répondre à un mouvement de révolte contre une injustice patente, devenir ainsi favorable à un nouveau progrès culturel et demeurer compatible avec lui. Mais cela peut être aussi l'effet de la persistance d'un reste de l'individualisme indompté et former alors la base de tendance hostile à la civilisation. La poussée de liberté se dirige de ce fait contre certaines formes ou certaines exigences culturelles ou bien même contre

la civilisation». Pour Freud l'homme ne possède pas une nature de termites: «il sera toujours enclin à défendre son droit à la liberté individuelle contre la volonté de la masse».

On voit apparaître ici une nouvelle articulation entre contrainte, liberté et créativité. La poussée de liberté que Freud isole ici comme l'ordre de l'irréductible est favorable à une nouvelle création de la civilisation, et peut demeurer compatible avec cette création.

La formation de la civilisation est donc la création collective, à l'articulation de la contrainte et de la liberté. A cette création, les hommes et les femmes contribuent différemment:

«Grâce aux exigences de leur amour, les femmes soutiendront les intérêts de la famille et de la vie sexuelle, alors que l'œuvre civilisatrice, devenue de plus en plus l'affaire des hommes, imposera à ceux-ci des tâches toujours plus difficiles, et les contraindra à sublimer leurs instincts, sublimation à laquelle les femmes sont peu aptes», précise-t-il.

Freud réintroduit ici le thème de la sublimation; il le reprendra dans *L'Abrégé*:

«Une partie de notre trésor de civilisation, si hautement prisé, s'est constituée au détriment de la sexualité par le fait d'une limitation des pulsions sexuelles, par la voie de la sublimation évidemment».

Thèmes anciens chez Freud depuis les *Trois Essais* où se dessine la relation entre étayage et sublimation de la sexualité jusque dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* en 1910:

«L'observation de la vie quotidienne nous montre que la plupart des hommes réussissent à dériver (*leiten*) des parties très considérables de leurs forces instinctives sexuelles au service de leur activité professionnelle. L'instinct sexuel est tout particulièrement approprié à de pareils apports étant doté de la faculté de sublimation, c'est-à-dire capable d'abandonner son but immédiat, en faveur d'autres buts non sexuels et éventuellement plus élevés dans l'estimation des hommes».

Ce qui insiste ici, c'est la sublimation et la dérivation.

Dans *l'Avenir d'une illusion*, Freud développe cette idée que la civilisation constitue l'héritage créé, trouvé et reçu, à partir duquel l'individu peut puiser pour sa propre sublimation. Il écrit:

«Il est particulièrement juste de dire que la civilisation offre (*schenkt*: fait cadeau) à l'individu les idées religieuses, car il les trouve déjà existantes. Elles lui sont présentées toutes faites. Et il ne serait pas à même de les découvrir tout seul. Elles sont le patrimoine d'une suite de générations. Il en hérite, il le reçoit!».

On reconnaîtra ici la préfiguration très claire de la conception winnicottienne de la culture.

Un sixième thème, celui du *renoncement* annoncé dans plusieurs textes antérieurs, se développe dans *Malaise*. Dans *L'Avenir*, Freud dit clairement que nous ne pouvons pas ne pas renoncer, mais il dit aussi que nous ne pouvons pas renoncer au système de contrainte et de transmission. Nous ne pouvons pas renoncer à l'éducation. C'est elle qui fait que nous sommes contraints de renoncer et que nous ne pouvons pas renoncer à la contrainte. Il écrit:

«La voie que doit parcourir le nourrisson jusqu'à ce qu'il devienne un civilisé est longue. Trop de jeunes êtres s'y égareraient et n'arriveraient pas à remplir à temps leurs devoirs vitaux s'ils étaient abandonnés sans guide à leur évolution propre» (*Illusion*, p.74).

Il ne suffit donc pas, pour avoir accès à la communauté de droit et aux œuvres de la civilisation de sacrifier une part de notre liberté, de notre toute-puissance et de notre plaisir, la contrainte et la restriction ne sont orientées vers la création que si nous contribuons à l'œuvre du renoncement.

Je pense avoir montré combien, dans ce premier espace de travail, le couple contrainte-liberté est pertinent dans la pensée de Freud. Le mouvement qui s'en dessine est manifestement le suivant: liberté originaire, contrainte, renoncement et création. La contrainte est essentiellement du côté de l'ensemble social. C'est une constante de la pensée freudienne: la contrainte est inhérente à l'être ensemble, à l'existence groupale. Mais elle est articulée au droit, à la loi, à l'ordre symbolique. Son œuvre est la civilisation qui précède le sujet singulier, le restreint et le limite, certes, mais aussi l'inscrit, l'assigne, lui offre des repères identificatoires, des dérives et des objets de sublimation. Elle rend possible le lien et la parole. Plus fondamentalement, elle désigne *l'impossible*: le retour à l'origine.

La liberté, quant à elle, est du côté de l'origine, et du côté de l'individu singulier, opposé à la masse. Elle y est conçue et décrite comme une poussée, un besoin, une aspiration profonde, une nostalgie. Le problème est de trouver un équilibre entre contrainte et liberté: un équilibre approprié, précise Freud, c'est-à-dire «de nature à assurer le bonheur de tous entre les revendications de l'individu et les exigences de la collectivité. Et c'est l'un des problèmes dont dépend le destin de l'humanité que de savoir si cet équilibre est réalisable au moyen d'une certaine forme de civilisation, ou bien si, au contraire, ce conflit est insoluble». La recherche de cet équilibre aussi est celle de l'espace de la créativité.

Contrainte et liberté du sujet de la pulsion

Le concept de contrainte traduit le *Zwang* freudien. Il désigne une force interne contraignante, qui pousse inéluctablement le sujet à certaines conduites. En ce sens, il qualifie plus fondamentalement l'inconscient lui-même, dans la mesure où les actes que cette force suscite sont déterminés par la pulsion et le fantasme inconscients. Le sujet ne peut y échapper. C'est pourquoi le *Zwang* exprime ce qu'il y a de plus radical dans la pulsion. Ce n'est pas un hasard si Freud choisit le terme de destin (*Schicksal*) pour dire ce qu'il advient de la pulsion: le destin, c'est la pulsion, et la pulsion, c'est le destin. Si l'objet de la pulsion est contingent, si le but peut être inhibé, la source et la poussée (*Drang*) sont assujettis au *Zwang*, sur un mode fatidique dont Freud a souligné à plusieurs reprises le caractère démoniaque. On pourrait dire ici que la contrainte exercée par la pulsion trouve sa limite dans la *poussée* incoercible qui la porte. Il y a dans la poussée du *Drang* une sorte de liberté absolue.

Qu'y-a-t-il de libre dans la pulsion? Seulement le jeu qui se produit dans l'élection de l'objet et dans l'inhibition du but. Nous pouvons le supposer, bien que Freud n'en ait rien dit. Mais la question est posée à un niveau plus radical, celui de l'énergie, et nous disposons ici d'une réponse de Freud: «il est aisé d'identifier le processus psychique primaire à l'investissement librement mobile, et le processus secondaire aux modifications de l'investissement lié ou tonique de Breuer»⁽¹⁴⁾. Cette phrase de Freud exprime l'essentiel: ce qui est libre dans l'énergie, c'est un état de mobilité, sa capacité de circuler: *frei-bewegliche Besetzungenergie*, la libre circulation de l'énergie d'investissement est la condition pour qu'elle s'écoule vers la décharge de la façon la plus radicale et la plus directe. C'est là un concept économique qui spécifie le processus primaire. «Ce serait la tâche des couches supérieures de l'appareil psychique que de lier l'excitation pulsionnelle, lorsqu'elle arrive sous forme de processus primaire»⁽¹⁵⁾. L'état lié de l'énergie caractérise le processus de la pensée.

Les concepts de liaison (*Bindung*) et de déliaison (*Entbindung*) deviennent ici centraux. Dans l'article qu'ils consacrent à ce concept, Laplanche et Pontalis font à juste titre remarquer que la liaison compte trois niveaux de signification: la limitation du libre écoulement des excitations, le reliement des représentations entre elles, le maintien de formes relativement stables. Corrélativement, la déliaison est un processus de libération brusque d'énergie qui tend alors, de façon incoercible, vers la décharge (p.221 sq). Une telle libération, et notamment

(14) *Au-delà du principe de plaisir*, trad. fr., 78.

(15) *Au-delà du principe de plaisir*, p.78.

la libération d'excitation sexuelle met en échec la fonction de liaison du Moi et suscite de l'angoisse.

Dès l'analyse du *cas Schreber*, Freud se demande quel est le remploi de la libido détachée de l'objet et devenue libre. Il en dessine trois issues: pour le normal, jusqu'à ce qu'il ait réussi à trouver un substitut à l'attachement qu'il a perdu, la libido libre restera flottante dans le psychisme et produira des états de tension. Dans l'hystérie, elle se transformera en un influx nerveux somatique et en angoisse. Dans la paranoïa, elle se fixe sur le Moi qu'elle amplifie: le mouvement va ici de l'homosexualité sublimée au narcissisme.

On pourrait dire que la déliaison est une des conditions d'un changement d'investissement. Elle serait à ce titre le préalable à toute création et la liberté du sujet ne serait que celle de son énergie. La forme est-elle plus libre?

Le jeu de la bobine est pour Freud l'occasion «d'étudier le mode de travail de l'appareil psychique dans l'une de ses toutes premières activités normales: le jeu des enfants (...) en mettant au premier plan le point de vue économique, la considération du gain de plaisir»⁽¹⁶⁾. Il s'agit, précise Freud, du premier jeu qu'ait *inventé* un petit garçon d'un an et demi: «le jeu était en rapport avec les importants résultats *d'ordre culturel* obtenus par l'enfant, avec le renoncement pulsionnel qu'il avait accompli (renoncement à la satisfaction de la pulsion) pour permettre le départ de sa mère sans manifester d'opposition»⁽¹⁷⁾.

(16) Trad. fr., p.51.

(17) Trad. fr., p.53, je souligne.

Nous retrouvons ici la notion de *renoncement* pulsionnel liée à celle de résultats d'ordre culturel obtenus par l'enfant et avec lequel le jeu est en rapport. Autrement dit, il n'y a pas de jeu possible s'il n'y a pas eu ce travail de la culture fondé sur le renoncement pulsionnel. Freud montre comment ce jeu trouve son fondement dans ces deux ordres corrélatifs qu'articulent l'ordre culturel, le renoncement pulsionnel, le langage.

Mais le jeu lui-même est soumis à une contrainte interne: Freud parle de la «poussée (*Drang*) à élaborer psychiquement une expérience impressionnante». Il se demande si cette poussée peut se manifester indépendamment du principe de plaisir; et il montre que dans le jeu, les enfants répètent «tout ce qui leur a fait dans la vie une grande impression», abrégissant ainsi la force de l'impression pour se rendre maître de la situation, mais d'un autre côté, «toute leur activité de jeu est influencée par le désir qui domine cette période de leur vie: être grand, pouvoir faire comme les grands»⁽¹⁸⁾. Autrement dit, l'espace du jeu serait l'espace du retournement de la passivité en activité, de la contrainte subie en contrainte agie:

(18) *Au-delà du principe de plaisir*, trad. fr., pp.54-55.

«les manifestations d'une compulsion de répétition que nous avons décrites dans les toutes premières activités de la vie psychique de l'enfant ainsi que

dans les expériences vécues de la cure psychanalytique, présentent à un haut degré le caractère pulsionnel et, là où elles s'opposent au principe de plaisir, le caractère démoniaque. Dans le jeu des enfants, nous croyons saisir ceci: l'enfant répète l'expérience vécue même déplaisante pour la raison qu'il acquiert par son activité une maîtrise bien plus radicale de l'expression forte qu'il ne le pouvait en se bornant à l'éprouver passivement. Chaque nouvelle répétition semble améliorer cette maîtrise vers laquelle tend l'enfant» (pp.78-79).

Nous retrouvons ici la même structure que celle des rêves traumatiques qui, Freud le précise quelques pages auparavant «ont pour but la maîtrise rétroactive de l'excitation sous développement d'angoisse». De tels rêves obéissent à la compulsion de répétition (p.75), qui trouve son appui dans la cure, «dans le désir, stimulé par la suggestion, de faire ressurgir l'oublié et le refoulé».

Freud, à propos de la contrainte à répéter, introduit le jeu de la bobine. La position première est le *Zwang*. Chez Winnicott au contraire la position première est la créativité.

Continuité et liberté pour le sujet de la parole

Le sujet de la parole s'impose à Freud pendant une séance, à la fin de l'année 1892. Fräulein Elisabeth von R. reproche vivement à Freud d'interrompre sans nécessité le courant de ses pensées. Elle impose ainsi de façon irréversible la technique de l'association libre; dès 1889-1890, cette technique avait été partiellement utilisée dans la cure de Frau Emmy von N., qui y eut recours spontanément, en complément de son traitement par l'hypnose. Freud décrit lui-même comment la philosophie déterministe l'a conduit, après y avoir été invité par ses patientes, à remplacer l'hypnose et la thérapie de la suggestion par la technique de la libre association⁽¹⁹⁾. Il n'était d'ailleurs pas un observateur passif des associations libres de ses patientes. Il guidait ou induisait leurs associations libres selon ses propres hypothèses. Il s'était aperçu en effet que les associations libres non dirigées n'étaient souvent que des leurres destinés à cacher la cause réelle, sexuelle, de la névrose, au malade comme à lui-même:

(19) *Cinq leçons sur la psychanalyse*, G.-W., VIII, 27, trad. fr., 31.

(20) Conférence à la Société de Psychanalyse de Vienne, *Minutes* II, p.453.

(21) In *Introduction à la psychanalyse*, 1916, G.-W., XI, 102, 111, trad. fr., 86 sq.

«Si on veut aboutir si peu que ce soit, on ne peut éviter d'orienter par quelques questions. En outre, le patient ne peut être influencé que dans une direction qui lui paraît suggestive. On doit prendre le risque d'être d'abord égaré par lui. Car dans la névrose, la réalité est celle de la pensée et non celle du monde extérieur»⁽²⁰⁾.

Cette déclaration contraste avec les propos qu'il tient quelques années plus tard⁽²¹⁾.

«La psychanalyse suit la technique qui consiste, autant que possible, à faire résoudre ses énigmes par le sujet analysé lui-même (...) le rêveur doit nous dire lui-même ce que signifie son rêve. Le rêveur sait, malgré tout, ce que signifie son rêve, mais ne sachant pas qu'il le sait, il croit l'ignorer (...) il se passe dans l'homme des faits psychiques qu'il connaît, sans le savoir».

Freud découvre à cette occasion un jeu de forces à l'intérieur du psychisme humain: et notamment une force qui s'oppose à ce que les idées pathogènes deviennent conscientes par la remémoration; cette force sera désignée comme une force de défense.

Ce que Freud va appeler libre association (*die freie Assoziation*, ou plus précisément *der freie Einfall*: le libre événement) ce sont les idées préconscientes qui surviennent, qui tombent en quelques sorte d'une manière incontrôlable dans la pensée consciente, selon un processus que la règle fondamentale de la psychanalyse a pour but de dévoiler, afin de mettre en évidence «un ordre déterminé de l'inconscient» (Laplanche et Pontalis, 1967).

Que signifie alors le terme «libre» dans la formule «libre association»? Laplanche et Pontalis proposent d'entendre ainsi cette question:

«On peut tenir le déroulement des associations pour "libre", dans la mesure où ce déroulement n'est pas orienté et contrôlé par une intention sélective. Cette "liberté" s'accroît dans le cas où aucun point de départ n'est fourni. C'est en ce sens qu'on parle de règle de libre association. La liberté n'est pas à prendre dans le sens d'une indétermination: la règle de libre association vise d'abord à éliminer la sélection volontaire des pensées, à mettre hors du jeu la seconde censure, entre le Cs et le Pcs, révélant ainsi l'action de la première censure, entre le Pcs et l'Ics. Finalement, concluent-ils, la méthode des libres associations est destinée à mettre en évidence un ordre déterminé de l'inconscient» (*op. cit.*, p.229).

Si Freud ne pensait pas qu'il y eut quoi que ce soit de vraiment «libre» dans la vie psychique, comme le soutient Sulloway, on peut se demander toutefois si le concept de libre association ne prend pas tout son sens lorsqu'on le rapporte à celui de contrainte et de jeu. La liberté n'est que le jeu d'un mouvement et d'une mobilité dans les investissements et dans les représentations. Le jeu prend appui sur deux paires d'antagonismes: la première est constituée par la levée de la contrainte du processus secondaire et par le renforcement de la contrainte exercée par les défenses inconscientes; la seconde, dans le transfert, réactualise dans le lien à l'objet, le conflit entre le désir et la défense. Dans ces deux couples antagonistes, sont sollicitées simultanément la poussée vers l'association libre des représentations et les contraintes exercées sur celles-ci par le refoulement et les censures. Le cadre et la situation psychanaly-

tiques assurent l'émergence, dans cet espace construit, du libre jeu des pensées déterminées. Le cadre est contrainte, limite, butée, mais il est aussi contrat (libre-écoute, attention également flottante). Il est nécessaire à l'événement de la parole dans et par laquelle, à travers la communauté du langage, se manifestent le sujet et le Je qui l'assume. La contrainte du cadre n'est créative que pour autant qu'elle rend possible l'émergence de cet ordre déterminé de l'inconscient auquel est assujéti le sujet et la reconnaissance *après-coup* de ses effets créateurs. C'est en cela que la libre association est la méthode fondamentale de la psychanalyse, parce qu'elle est convergente avec son objet théorique.

Propositions

Les contraintes qui s'exercent sur le sujet, pour Freud, sont celles qui dérivent de l'ordre déterminé des formations et processus de l'inconscient, spécialement les pulsions, le fantasme, la répétition. Cependant, à cette première série de contraintes, s'ajoutent celles qu'exercent la situation du sujet dans l'intersubjectivité (il est «à lui-même sa propre fin» et en même temps maillon, serviteur et héritier d'une «chaîne à laquelle il est assujéti sans la participation de sa volonté») et dans la culture. La contrainte extrême, c'est la répétition que gère la pulsion de mort: elle produit l'épargne absolue.

Toutefois, des dispositifs internes et externes au sujet l'obligent à une opération psychique fondamentale: celle du jeu, du détour pour obtenir la satisfaction, du plaisir obtenu par le différé et la recherche de nouvelles liaisons, «sous l'effet des exigences de la vie». Ce détour est celui de la création. Ainsi, au lieu de la répétition, le détour de l'interprétation, acte créatif par excellence du psychanalyste avec l'analysant, crée un espace entre contrainte et liberté.

Pour Freud, où est la liberté? Essentiellement dans la mobilité de l'énergie d'investissement. Le concept essentiellement économique de la liberté désigne ce qui a du jeu: la dérive, les voies de liaison qui assurent la satisfaction et le détour créatif. Sa contrepartie est l'angoisse, conséquence du non-accomplissement de la contrainte interne; dans son très bel ouvrage intitulé *L'hystérique, le sexe et le médecin*, L. Israël écrit: «cette partie de nous, rendue à la liberté, comment l'inventer?... La liberté, le temps, l'espace non balisés, voilà l'intolérable, l'angoissant... C'est à combler ce vide que sont destinés les symptômes»⁽²²⁾.

(22) 1980, p.63.

Pour Freud, il y a aussi une aspiration et une poussée vers la liberté (*Freiheitsdrang*), une nostalgie de la liberté, une liberté

perdue probablement avec la désillusion de l'omnipotence infantile et du fantasme de la liberté sexuelle primitive. Mais il y a aussi une obligation, vitale et raisonnable, de la liberté: contre l'emprise du Ça et du Surmoi, comme la soumission du Moi à ses maîtres, contre la contrainte de la masse et de sa volonté écrasante, contre la névrose de civilisation. Ainsi peut que n'entendre le Je doit advenir.

Au sujet contraint jusque par la poussée vers la liberté, s'imposent le renoncement, le détour, le contrat:

— *le renoncement*: ni négation, ni déni, c'est un changement économique par rapport à l'objet. Nous ne pouvons avoir la chose et le mot, l'omnipotence et l'expérience de la réalité, la réalisation directe des buts pulsionnels et la sécurité. Cette contrepartie subjectivante de la contrainte est une exigence de la maturation.

— *le détour*: il rend possible la pensée, l'œuvre, la recherche de nouvelles voies de la liaison entre les représentations, le jeu et le recours aux représentations symboliques.

— *le contrat*: le renoncement produit la communauté de droit, la protection, l'échange et la contribution de chacun à l'œuvre de culture et de pensée; le contrat soutient l'Interdit fondamental de faire retour à l'origine, énoncé *princeps* de la loi. Il rend possible que le sujet s'inscrive comme héritier de sa préhistoire et créateur de sa propre histoire.

Pour Freud, homme d'une liberté de pensée peu commune, contrainte et liberté ne sont pas dissociables. L'homme n'est pas libre, mais la poussée de liberté qu'il peut tolérer introduit le jeu dans une histoire qui n'est pas toute écrite d'avance.

RÉSUMÉ

René KAES: *Contrainte et liberté dans la pensée de Freud.*

La pensée de Freud est mise en tension de la poussée de liberté et du déterminisme de la contrainte psychique. De ces deux concepts, celui de contrainte est le plus évident dans son œuvre, mais il ne peut se comprendre qu'en relation antagoniste avec celui de liberté, avec l'angoisse qu'elle engendre et que tente de résoudre le symptôme, achoppement de la créativité qui requiert ce rapport.

Cette tension et ses effets sont examinés dans trois thèmes problématiques de la pensée de Freud: pour le sujet de la civilisation, pour le sujet de la pulsion, pour le sujet de la parole dans le dispositif de la «libre association».

Mots-clés: liberté (poussée de _; aspiration vers la _; nostalgie de la _), contrainte de répétition, déterminisme, liaison-déliation, méthode de la libre association, association libre, énergie libre-énergie liée, renoncement, culture, jeu, pensée.

ABSTRACT

Freud's thought amounts to a growing tenseness between the freedom upsurge and the psychological constraint determinism. In his work the constraint concept is more evident, but can only be understood in an antagonistic relationship to freedom, to the ensuing distress which the symptom is in way of curing, necessary stumbling block to creativity.

Three problematic themes of Freud's thought are studied in relation to this tenseness and its following effects; in topics such as civilisation, pulsion, and meaning in the «free association» device.

Key-words: freedom (upsurge _; longing for _; nostalgie for _), repetition constraint, determinism, link-linkless, free association method, free association, linked free energy (energy, renouncing, culture, playing, thought).